

# L'historiographie allemande de la Shoah : nouvelles perspectives et recherches

**Laura Fontana**

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2016/2 N° 205** , PAGES 571 À 600

ÉDITIONS **MÉMORIAL DE LA SHOAH**

ISSN 2111-885X

ISBN 9782916966144

DOI 10.3917/rhsho.205.0571

Date de mise en ligne : 22/03/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2016-2-page-571?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

**RÉFLEXIONS**

---

**PERSPECTIVES**

## L'historiographie allemande de la Shoah : nouvelles perspectives et recherches

---

Laura Fontana<sup>1</sup>

Plus de soixante-dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les ouvrages sur le génocide des Juifs constituent un filon extrêmement prolifique et hétérogène dont la vitalité ne donne pas le moindre signe de déclin. C'est surtout depuis près de vingt-cinq ans que l'historiographie de la Shoah est devenue une discipline à part entière, les *Holocaust Studies*, qui a produit des dizaines de milliers de travaux de recherche aux approches diverses. Une bibliographie immense, donc, alimentée par des interférences et des liens avec les disciplines les plus diverses (sociologie, littérature, philosophie, sciences sociales, psychologie) qui ont contribué à élargir le champ d'investigation et les hypothèses d'interprétation. Des travaux très pointus destinés aux spécialistes côtoient sur l'étagère des ouvrages de vulgarisation signés par des journalistes, romanciers ou connaisseurs. Bref, un corpus d'études et de récits que personne peut-être n'est en mesure de maîtriser, étant donné que la majorité des titres produits en Allemagne, dans les pays d'Europe orientale ou dans les Balkans ne trouvent pas d'éditeurs disposés à les traduire.

Reste à se demander si un matériau aussi abondant contribue réellement à une meilleure connaissance de la Shoah et à une démocratisation du savoir, ou si, au contraire, tout cela ne se traduit pas plutôt par une fragmentation de la recherche susceptible de désorienter même les spécialistes, dans la mesure où il est impossible de dégager une vision d'ensemble à partir de toutes ces micro-recherches et interprétations. Même les domaines qui ont atteint un degré élevé de spécialisation avec des travaux de haut niveau (citons par exemple la *Täterforschung*, le courant d'études qui s'intéresse aux responsables du crime et qui fera l'objet d'une autre contribution<sup>2</sup>, ou encore les « études régionales » sur la Shoah, qui analysent le génocide dans des territoires, villages ou communautés déterminés) ne parviennent à améliorer qu'en partie seulement la transmission de l'histoire de cette

---

1 Historienne, correspondante pour l'Italie du Mémorial de la Shoah

2 La seconde partie de cet essai, consacrée à l'évolution de la recherche sur les *Täter* (les exécutants du crime), sera publiée dans le prochain numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah*.

tragédie, car les études les plus récentes et les plus innovantes restent inaccessibles à ceux qui ne parlent pas l'allemand, la langue des bourreaux et des documents qui ont scellé la mise à mort des Juifs, ou le polonais, le russe ou le lituanien, ou encore certaines des langues parlées par les communautés de victimes mais aussi par les collaborateurs locaux des nazis ainsi que les témoins oculaires du génocide perpétré sur ces territoires.

La présente contribution entend passer en revue, sans aucune prétention à l'exhaustivité, quelques-unes des étapes charnières qui ont marqué de façon décisive l'évolution de l'historiographie allemande de la Shoah au cours des vingt-cinq dernières années, en mettant en évidence les paradigmes d'interprétation et les thèmes principaux qui ont émergé des perspectives de recherche les plus récentes publiées en Allemagne ou par des auteurs de langue allemande. Deux éléments principaux expliquent qu'il soit difficile de faire une synthèse efficace d'un matériau d'étude aussi dynamique et complexe : le gigantisme de la bibliographie disponible dans cette langue et le fait que l'évolution de l'historiographie de l'extermination des Juifs ait été, en Allemagne beaucoup plus qu'en France ou en Italie, fortement influencée par de violents débats politiques. De vives controverses historiographiques ont secoué le milieu académique et la société, encourageant les historiens à réexaminer le passé nazi sous un nouvel angle, même si ces confrontations n'ont pas toujours produit de résultats significatifs en matière de connaissance et de compréhension de la Shoah<sup>3</sup>.

On tentera, dans une esquisse du contexte historiographique actuel, d'indiquer certaines limites des principaux courants d'interprétation et de signaler un certain nombre de questions ouvertes auxquelles les futures recherches seront appelées à se confronter.

Afin de circonscrire un thème aussi vaste, il conviendra d'examiner principalement l'historiographie allemande, mais aussi certains travaux de la production scientifique anglo-américaine qui ont influencé la recherche en Allemagne. Néanmoins, il est évident que pour reconstruire un panorama plus détaillé et systématique, il serait indispensable d'intégrer au tableau d'ensemble au moins les principaux résultats produits ces dernières années par les chercheurs des pays de l'ex-URSS et d'Israël.

---

3 On pourrait citer par exemple la « querelle des historiens » (*Historikerstreit*) qui s'est déclenchée au milieu des années quatre-vingts en réaction à la publication de l'article d'Ernst Nolte, « Die Vergangenheit die nicht vergehen will » (Un passé qui ne veut pas passer). Dans cette brève contribution publiée le 6 juillet 1986 dans le prestigieux quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Nolte expliquait en substance l'extermination des Juifs comme « un excès de réaction » du régime nazi face à la menace que représentait le bolchevisme soviétique pour l'Allemagne. L'*Historikerstreit* n'a pas fait progresser la connaissance historique du nazisme et s'est conclue par la réaffirmation de thèses déjà acquises dans le débat historiographique.

## La Shoah dans l'historiographie allemande de l'après-guerre au début des années 1980 : mémoire sélective et mythe de l'innocence de la population

S'il est incontestable que l'historiographie du nazisme coïncide aujourd'hui en bonne partie avec l'histoire de la Shoah – et l'historiographie allemande ne fait pas exception à la règle, du moins en Occident<sup>4</sup> –, dans les premières décennies de l'après-guerre et jusqu'aux années quatre-vingts au moins, le génocide des Juifs a occupé une place totalement marginale dans l'histoire du III<sup>e</sup> Reich<sup>5</sup>. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faudrait accréditer la thèse, souvent répétée de façon automatique, d'un refoulement<sup>6</sup> ou d'une absence totale d'études sur le processus de destruction du judaïsme européen. Dans les années qui ont suivi immédiatement la Libération, quelques travaux pionniers et notables ont en effet constitué les premières tentatives de compréhension de la Shoah en tant que crime paradigmatique par rapport aux autres types de violence perpétrés sous la domination nazie. Il suffit de rappeler les contributions importantes et pionnières de Philip Friedman, Léon Poliakov ou Gerald Reitlinger<sup>7</sup>, auteurs qui peuvent sans aucun doute être considérés parmi les fondateurs de la première

4 Le sujet dépasse les limites de cette contribution, mais il serait très intéressant et utile de montrer comment les pays européens de l'ex-bloc communiste ont réélaboré l'histoire et la mémoire du nazisme, de la Shoah et des crimes soviétiques pour souligner les différences importantes avec le monde occidental. On recommandera la lecture d'une recherche détaillée et intéressante, John Paul Himka et Johanna B. Michlic (éd.), *Bringing the Dark Past to Light. The Reception of the Holocaust in Postcommunist Europe* (Faire la lumière sur un passé sombre : la réception de la Shoah dans l'Europe postcommuniste), Lincoln et London, University of Nebraska Press, 2013.

5 Les premières biographies de Hitler ou les synthèses sur le national-socialisme et le conflit mondial, qui sont essentiellement l'œuvre d'auteurs anglo-saxons comme Allan Bullock (*Hitler ou les mécanismes de la tyrannie*, traduit en français par G. Colson, Verviers, Gérard et Cie, 1963) et A. J. P. Taylor (*Les Origines de la Seconde Guerre mondiale*, traduit en français par R. Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1961), semblent survoler l'extermination des Juifs, phénomène perçu comme l'une des nombreuses violences de masse perpétrées sur les populations civiles dominées par l'Allemagne nazie. Même dans un ouvrage aussi fondamental que celui de l'historien allemand Karl D. Bracher, *La Dictature allemande : naissance, structure et conséquences du national-socialisme*, Toulouse, Privat, 1986, l'analyse ne se concentre pas sur la description du processus de destruction des Juifs, mais semble se contenter d'y faire allusion comme à un fait survenu parmi d'autres atrocités.

6 Enzo Traverso définit la période allant de l'après-guerre aux années soixante-dix environ comme une période de refoulement et de silence de la recherche sur la Shoah, affirmation qui devrait au minimum être contextualisée et rendue moins catégorique. Enzo Traverso, *L'Histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2011.

7 Parmi ces trois auteurs, Philip Friedman, historien juif polonais qui survécut à la destruction de sa communauté de Lvov, mérite une place à part. Premier directeur de la commission d'enquête historique polonaise instituée à Lublin à la Libération, Friedman fut un auteur très prolifique. Après une étude sur Auschwitz, *To Jest Oswiecim!*, publiée à Varsovie en 1945 (une version abrégée en anglais vit le jour l'année suivante sous le titre *This was Oswiecim: The Story of a Murder Camp / C'était Auschwitz : histoire d'un camp de la mort*, Londres, London United Jewish Appeal, 1946), il publia plusieurs monographies consacrées à des communautés juives spécifiques détruites au cours de la Shoah et aux relations entre Juifs et Ukrainiens pendant l'occupation allemande.

Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine : le III<sup>e</sup> Reich et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1951 ; Gerald Reitlinger, *The Final Solution. The Attempt to Exterminate the Jews of Europe 1939-1945* (La Solution finale : la tentative d'extermination des Juifs d'Europe 1939-1945), Londres, Valentine Mitchell, 1953.

historiographie du génocide des Juifs, mais dont le caractère novateur est passé largement inaperçu dans les années cinquante<sup>8</sup>.

De même, l'idée d'une rareté des témoignages livrés par les Juifs ayant échappé aux déportations et aux massacres, qui « auraient préféré se taire de peur de ne pas être crus », est infondée ; la thèse laissant accroître un silence quasi monolithique de la part de la communauté restreinte des survivants apparaît aujourd'hui comme un pur mythe.

Il est impossible de retracer ici les étapes de l'avènement précoce d'une historiographie de la Shoah aujourd'hui souvent oubliée et que l'on doit aux Juifs persécutés eux-mêmes, en Pologne comme dans beaucoup d'autres pays sous occupation allemande, au moment où le crime était perpétré et dans les années qui suivirent immédiatement la Libération. Pourtant, nombre de Juifs passés par l'expérience de la clandestinité ou du combat de partisans (en particulier en Europe de l'Est et en France) ont assurément tenté de mettre en perspective leur propre vécu et sont ainsi devenus des chercheurs et des conservateurs des preuves de la persécution, voire des historiens de leur propre tragédie<sup>9</sup>.

Il est évident que les tout premiers travaux sur la Shoah sont aujourd'hui fortement circonscrits par les limites documentaires, et donc également d'interprétation, auxquelles étaient confrontés leurs auteurs<sup>10</sup>.

La fragmentation interne et le peu d'homogénéité qui les caractérisent – bien que celle de Reitlinger, un historien non universitaire, représente la première tentative de systématisation scientifique de la Shoah – étaient la conséquence de l'isolement presque total dans lequel travaillaient ces chercheurs, qui avaient souvent survécu eux-mêmes à la catastrophe

---

8 Même l'ouvrage de Eugen Kogon, *L'Enfer organisé, le système des camps de concentration* (traduit de l'allemand, Paris, La Jeune Parque, 1947), qui représentait en Allemagne la première tentative de synthèse sur le système des camps de concentration – Kogon était un ancien détenu de Buchenwald – ne trouva aucun écho ni dans le paysage académique allemand, ni ailleurs.

9 Que l'on songe seulement à l'énorme activité de recueil de documentation entreprise à l'intérieur des ghettos et dont les archives *Oneg Shabbat*, coordonnées à Varsovie par Emanuel Ringelblum, constituent sans nul doute l'exemple le plus frappant. Cette première historiographie de la Shoah a vu le jour dans la première décennie de l'après-guerre et comprend des centaines de publications – essais, témoignages et actes des commissions d'enquête instituées également par la volonté des survivants. Pour approfondir l'extraordinaire contribution des Juifs à l'écriture de leur persécution, on renverra au travail de l'historienne allemande Laura Jockusch, « *Chroniclers of Catastrophe: History Writing as a Jewish Response to Persecution Before and After the Holocaust* » (Chroniqueurs de la catastrophe : le texte historique comme réponse juive à la persécution avant et après la Shoah), in Dan Michman (avec David Bankier), *Holocaust Historiography in Context: Emergence, Challenges, Polemics and Achievements* (L'historiographie de la Shoah en contexte : émergence, défis, polémiques et succès), Jérusalem, Yad Vashem, 2008, p. 135-166 ; ou son ouvrage plus récent, *Collect and Record! Jewish Holocaust Documentation in Early Postwar Europe* (Recueillez et consignez ! La documentation juive sur la Shoah dans l'Europe de l'immédiat après-guerre), Oxford, Oxford University Press, 2012.

10 Enzo Collotti, « *La storiografia sulla Shoah* » (L'historiographie de la Shoah), in Dimitri D'Andrea et Renata Badii (dir.), *Sterminio e stermini. Shoah e violenze di massa del Novecento* (Extinction et exterminations : Shoah et violences de masse au vingtième siècle), Bologne, Il Mulino, 2010, p. 69.

(comme Friedman et Poliakov) et étaient donc intimement liés à une histoire traumatique qui les avait marqués à vie.

Il est tout de même important de rappeler que l'historiographie de la Shoah est née en dehors du contexte académique de l'université et des centres de recherche, qui ont pendant longtemps montré très peu d'empressement à approfondir un thème qu'ils ne considéraient pas comme fondamental à la compréhension du national-socialisme.

En Allemagne, terre qui avait enfanté le désastre, les historiens se sont plutôt concentrés sur les origines culturelles du nazisme, tentant d'identifier les lignes de continuité et de rupture avec l'histoire allemande et le scénario européen du tournant du <sup>xx</sup>e siècle<sup>11</sup>. Dans sa confrontation avec son passé récent, l'Allemagne de l'après-guerre – avec toutefois des différences importantes entre la République fédérale (RFA) et la République démocratique (RDA), qu'il est impossible d'illustrer ici – a pratiqué pendant des décennies une politique de sélection des événements à inclure dans la narration complexe du nazisme<sup>12</sup>.

Si les raisons de cette approche sont liées à la guerre froide, donc au fait que se profilait à l'horizon un ennemi nouveau, le communisme, qu'il fallait combattre, et à la nécessité pour l'Allemagne de renaître rapidement de ses ruines en s'affranchissant d'un passé criminel par le biais d'une valorisation de la partie saine de la nation (principalement en insistant sur la résistance passive ou active au nazisme), le contexte allemand est bien plus complexe et mériterait d'être analysé plus en profondeur que ce qu'il n'est possible de faire ici. Soulignons toutefois que pendant plusieurs décennies, en Allemagne tout particulièrement, le processus et les dynamiques de la mise en pratique du génocide des Juifs, la perspective du vécu des victimes et la nécessité de reconstruire les mécanismes de persécution dont elles avaient fait l'objet sont restés des thèmes étrangers à la narration historique du nazisme comme de la Seconde Guerre mondiale.

En résumé, pour reprendre les mots de l'historienne italienne Marina Cattaruzza, les temps n'étaient pas encore mûrs pour que l'historiographie soit en mesure d'affronter de manière adéquate le nœud Auschwitz et il manquait « une élaboration conceptuelle tant du caractère *singulier* de

---

11 Par exemple dans l'un des ouvrages fondateurs de l'historiographie du nazisme de l'après-guerre, Karl Dietrich Bracher, *La Dictature allemande : naissance, structure et conséquences du national-socialisme*, traduit en français par Frank Straschitz, préface Alfred Grosser, Toulouse, Éditions Privat, 1986. L'édition allemande date de 1969.

12 C'est ce que défend Robert G. Moeller dans *War Stories. The Search for a Usable Past in the Federal Republic of Germany* (Récits de guerre : la quête d'un passé utilisable dans la République fédérale d'Allemagne), in *The American Historical Review*, vol. 101, n° 4, octobre 1996, p. 1008-1048, Berkeley, 2003.

l'extermination des Juifs que de la radicalité de la Shoah, même par rapport à d'autres génocides<sup>13</sup> ». C'est ce que démontre peut-être mieux que tout le reste le « cas Hilberg », à savoir la distance glaciale que les milieux académiques internationaux réservèrent à la recherche magistrale de Raul Hilberg<sup>14</sup> (déjà terminée dans les années 1950, mais publiée aux États-Unis en 1961), à tel point que jusque dans les années 1980, plusieurs éditeurs importants en Allemagne, en France et en Italie refusèrent de la traduire<sup>15</sup>, sans parler de l'État d'Israël qui attendit 2012 – cinq ans après la disparition de l'auteur – pour prendre la décision de publier l'œuvre monumentale du « spécialiste de la Shoah qui fut très dur avec ses compagnons juifs<sup>16</sup> ».

Reprenons maintenant notre examen de l'Allemagne et de la lente acquisition, dans le milieu scientifique, de la thématique de la Shoah. Pour étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, au-delà du fort impact émotionnel et médiatique suscité par les procès à sensation des criminels nazis dans les années 1960 (procès Eichmann en 1961, procès d'Auschwitz à Francfort en 1963-65<sup>17</sup>) et du succès planétaire de la série télévisée américaine *Holocaust*, qui eurent le mérite de secouer les consciences<sup>18</sup> et de rompre le silence sur la responsabilité collective de l'Allemagne dans les crimes perpétrés, le thème de l'extermination des Juifs a occupé une place marginale dans l'historiographie allemande du national-socialisme, du moins

13 Marina Cattaruzza, « La storiografia della Shoah » (L'historiographie de la Shoah), in Marina Cattaruzza et alii (dir.), *Storia della Shoah. La crisi dell'Europa, lo sterminio degli ebrei e la memoria del XX secolo* (Histoire de la Shoah : la crise de l'Europe, l'extermination des Juifs et la mémoire du xx<sup>e</sup> siècle), vol. III : *Riflessioni, luoghi e politiche della memoria*, Turin, Utet, 2006 p. 117-165.

14 Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, traduit en français par Marie-France de Paloméra et André Charpentier, Paris, Fayard, 1988.

15 La première édition allemande, *Die Vernichtung der europäischen Juden. Die Gesamtgeschichte des Holocaust*, publiée par une petite maison d'édition berlinoise, reparait en 1982 chez Verlag Olle & Woller. En France, c'est l'éditeur Fayard qui la publie en 1988, tandis qu'en Italie, le texte sera publié en 1995 chez Einaudi, sous la direction de Frediano Sessi.

16 L'expression est de l'historien israélien Dan Michman, dans son article intitulé « The Holocaust scholar who was hard on the Jews » (Le spécialiste de la Shoah qui était dur avec les Juifs) et publié dans le quotidien israélien *Ha'aretz News* le 28 août 2007 en mémoire de Raul Hilberg, récemment disparu. Les historiens israéliens ainsi que plusieurs autres chercheurs juifs reprochaient notamment à Hilberg sa méthodologie d'utilisation des sources, jugée partielle et inadéquate car fondée presque exclusivement sur des documents produits par les structures et organisations responsables des différentes phases du génocide, au détriment des témoignages produits par les victimes, ainsi que son jugement très négatif sur le comportement « collaborationniste » des *Judenräte*, ces conseils juifs que les nazis avaient mis en place dans les ghettos. Enfin, même la situation personnelle de Hilberg, Juif autrichien qui s'était réfugié en Amérique en 1938 pour fuir les persécutions, semblait presque constituer aux yeux d'autres historiens juifs qui avaient, eux, vécu en Europe pendant la Shoah, un élément de défiance et de suspicion. On le considérait injustement comme un personnage trop éloigné du centre de la catastrophe pour pouvoir en parler de plein droit, et incapable d'éprouver un minimum d'empathie avec cette partie du monde juif qui avait fait l'objet de la férocité nazie. Pour une synthèse rapide, on renverra à Dan Michman (avec David Bankier), *Holocaust Historiography in Context*, op. cit., et à Enzo Collotti, « *La storiografia sulla Shoah* », art. cit., p. 68-70.

17 Et, dans une moindre mesure quant à l'ampleur du débat suscité, le procès d'Ulm organisé en 1958 pour juger plusieurs membres des *Einsatzgruppen*.

18 On ne peut pas non plus passer sous silence l'impact suscité par la publication, à la même époque, de travaux qui dénonçaient la complicité, le silence et les responsabilités des Allemands dans l'extermination des Juifs, tels ceux de Rolf Hochhuth, *Le Vicaire*, Paris, Seuil, 1963, et de Peter Weiss, *L'Instruction*, Paris, Seuil, 1966.

jusqu'au début des années 1980. On en veut pour preuve le fait que dans les premières décennies de l'après-guerre, aucun des historiens du nazisme les plus réputés n'a produit de travail de synthèse significatif sur le génocide des Juifs, se limitant plutôt à intégrer cette question dans l'histoire plus générale du Troisième Reich et de la Seconde Guerre mondiale<sup>19</sup>.

Il est également frappant que dans la vaste recherche du « projet Bavière »<sup>20</sup> coordonnée par l'historien Martin Broszat, qui fut longtemps directeur du prestigieux Institut für die Zeitgeschichte (IfZ, Institut d'Histoire contemporaine) de Munich en Bavière, il ne soit quasiment pas fait mention des responsabilités et complicités allemandes dans la persécution des Juifs du Reich, ni des particularités de la politique antisémite du régime<sup>21</sup>, de même qu'il est pour le moins déconcertant de constater que, dans la publication dirigée par l'IfZ en 1999 pour célébrer ses cinquante ans d'activité, on ne trouve pas un seul chapitre consacré à la question de la Shoah<sup>22</sup>.

Ce n'était pas faute de disposer d'importantes sources documentaires, dès le lendemain de l'écroulement du régime nazi, sur lesquelles se fonder pour tenter de reconstruire le processus de destruction du judaïsme européen sous le régime hitlérien<sup>23</sup>, à commencer par l'énorme corpus de documents et expertises judiciaires qui servirent d'instruction pour les procès des anciens criminels nazis, de 1954 à 1963. Malgré cela, la communauté académique a longtemps préféré se concentrer sur l'identification de catégories politiques et morales permettant d'interpréter la catastrophe allemande (*die deutsche Katastrophe*) que l'expérience du national-socialisme avait représentée pour l'Allemagne<sup>24</sup>.

19 Pour approfondir, on renverra à Pierre Ayçoberry, *La Question nazie. Les interprétations du national-socialisme, 1922-1975*, Paris, Seuil, 1979 et à Jean Solchany, *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro, 1945, 1949*, Paris, PUF, 1997.

20 La recherche « projet Bavière », publiée entre 1977 et 1983, entendait étudier le niveau d'adhésion ou de résistance de la population allemande au régime hitlérien en Allemagne du Sud. Elle constitua l'un des premiers exemples (et les plus notables) d'*Alltagsgeschichte* (histoire de la vie quotidienne), genre qui allait se développer avec grand succès au cours des années suivantes.

21 Claus-Christian W. Szejnmann, *Perpetrators of the Holocaust: a Historiography* (Les bourreaux de la Shoah : historiographie), Londres, Palgrave Macmillan, 2008, article disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://dspace.lboro.ac.uk/dspace-jspui/bitstream/2134/13336/3/Szejnmann%20-%20Perpetrators%20of%20the%20Holocaust%20-%20Final%20and%20Revised%20Text%20-%2006-3-08.pdf>

22 Comme le relève Marina Cattaruzza *et alii* (dir.), *Storia della Shoah, op. cit.*, p. 123-124.

23 Selon Peter Reichel, la documentation judiciaire réunie pour les procès de Nuremberg constitue « le plus grand centre de recherche pour l'histoire et les sciences politiques », in *Vergangenheitsbewältigung in Deutschland. Die Auseinandersetzung mit der NS-Diktatur von 1945 bis heute* (La maîtrise du passé en Allemagne. La confrontation avec la dictature nazie de 1945 à nos jours), Munich, C. H. Beck Verlag, 2001.

24 Friedrich Meinecke, *Die deutsche Katastrophe: Betrachtungen und Erinnerungen* (La catastrophe allemande : considérations et souvenirs), Wiesbaden, Aero Verlag, Zurich/Brockhaus, 1946. Voir aussi Gerhard Ritter, *Europa und die Deutsche Frage: Betrachtungen über die geschichtliche Eigenart des Deutschen Staatsdenkens* (L'Europe et la question allemande : considérations sur la spécificité historique de la conception allemande de l'État), Munich, Münchner Verlag, 1948.

Ulrich Herbert, l'un des historiens allemands les plus réputés, affirme que la perception publique de la Shoah en Allemagne dans les premières décennies de l'après-guerre a également été fortement influencée par la diffusion des images tournées par les Alliés anglo-américains à la libération des camps de concentration de Bergen-Belsen, Buchenwald et Dachau. Il ne fait aucun doute que la vision des atrocités commises par les nazis qu'évoquaient les piles de cadavres et les survivants squelettiques massés derrière des fils barbelés a provoqué un choc collectif au sein de la population allemande. D'un autre côté, le choix de ces quelques images retransmises en continu pendant le processus de dénazification imposé par les Alliés a contribué à convaincre l'opinion publique que si, en temps de guerre, on savait peu de choses de la réalité des camps, il était parfaitement impossible de connaître le sort qui attendait les Juifs en dehors de l'Allemagne, dans cet « ailleurs » imprécis de la lointaine Europe orientale où disparaissaient des familles entières<sup>25</sup>. Dès lors, ajoute Herbert, la mémoire publique de l'Allemagne s'est construite, comme toutes les mémoires, par le biais d'une sélection de contenus traumatiques jugés plus acceptables que d'autres et auxquels il était moins difficile de se confronter en tant que citoyen d'une nation qui avait enfanté le mal et n'avait pas levé le petit doigt pour sauver ses concitoyens juifs de la déportation. Pour ce qui est du souvenir de la Shoah, l'idée se perpétuait dans la conscience collective allemande que l'extermination s'était déroulée très loin du Reich, en des lieux reculés et cachés – un crime perpétré en secret par les SS et les composantes les plus violentes du régime sur ordre de Hitler et de son cercle restreint de hauts dirigeants<sup>26</sup>. Ainsi, en s'autopersuadant que l'ignorance des faits, ajoutée au climat de terreur de l'époque, avait rendu impossible toute réaction de solidarité avec les Juifs persécutés, la majorité des Allemands se dégageaient facilement de toute responsabilité. Un mythe de l'innocence collective que beaucoup d'études récentes menées par des auteurs allemands ont contribué à démonter<sup>27</sup>, mais qui semble pourtant

---

25 Les programmes de « rééducation » lancés par les Alliés prévoyaient la projection de nombreux films, mais c'étaient surtout des courts-métrages sur la libération des camps de concentration de Dachau et Buchenwald qui circulaient, contribuant indirectement à situer l'extermination dans un Est aussi lointain qu'inconnu. Minerbi, *La storiografia sulla Shoah*, op. cit.

26 Ulrich Herbert, « Extermination Policy: New Answers and Questions about the History of the Holocaust in German Historiography » (Politique d'extermination : nouvelles réponses et questions sur l'histoire de la Shoah dans l'historiographie allemande), in U. Herbert (éd.), « National Socialist Extermination Policies. Contemporary German Perspectives and Controversies » (Les politiques d'extermination nationales-socialistes : perspectives et controverses allemandes contemporaines), Oxford, Berghahn Books, 2000, p. 4.

27 Peter Longerich, « *Nous ne savions pas* » : les Allemands et la Solution finale, 1933-1945, traduit en français par R. Clarinard, Paris, Héloïse d'Ormesson, 2008. On regrette que la traduction française ait fait l'économie du pronom *davon* (cela). Dans la version allemande, le fait d'affirmer que les Allemands n'étaient pas au courant de « cela » laisse sous-entendre qu'en revanche, les autres crimes perpétrés par le régime étaient connus.

perdurer en Europe occidentale, y compris dans les publications qui ont vu le jour il y a quelques années<sup>28</sup>.

### La longue évolution de l'*Alltagsgeschichte* vers une histoire intégrée de la Shoah

De façon schématique, on peut affirmer qu'en Allemagne, entre 1960 et 1980, le changement de génération et la maturation de la réflexion politique sur le passé nazi ont été à l'origine d'une évolution profonde du contexte social et politique qui a contribué à renouveler le paradigme d'interprétation du Troisième Reich<sup>29</sup>. C'est dans les années 1970, du moins selon le grand historien anglais Ian Kershaw<sup>30</sup>, qu'une historiographie allemande du national-socialisme a vu le jour à proprement parler grâce à un certain nombre de contributions novatrices, parmi lesquelles on citera principalement ici celle de Martin Broszat.

Bien que la politique de destruction du judaïsme n'ait pas été au centre du projet Bavière mentionné plus haut, la recherche imposante dirigée par Broszat a eu l'immense mérite de dépasser la vision dichotomique qui avait jusqu'alors opposé l'image d'une population allemande victime de la terreur nazie, soumise par la peur et donc dans l'impossibilité de réagir (thèse qui prévalait dans l'immédiat après-guerre) à celle opposée d'une masse séduite par le nazisme et ses idées antisémites (thèse apparue à la fin des années 1960, après la contestation étudiante de 1968 qui mettait en accusation la génération adulte pour les choix qu'elle avait faits ou non sous le régime hitlérien). Dans la perspective de ce qui allait devenir au fil des ans le courant de l'*Alltagsgeschichte* (l'histoire du quotidien, ou l'histoire vue d'en bas)<sup>31</sup>, Broszat mettait l'accent sur la grande diversité de comportements observés chez les Allemands ordinaires face à la politique

---

28 Bart van der Boom, « *Wij weten niets van hun lot* »: *Gewone Nederlanders en de Holocaust* (Nous ne savons rien de leur destin : les Hollandais ordinaires et la Shoah), Amsterdam, Boom, 2012. Dans ce livre controversé, l'auteur soutient, en s'appuyant sur 164 journaux rédigés par la population locale, que la majorité de la société hollandaise ne s'est pas opposée à la déportation des Juifs parce qu'elle ignorait qu'ils étaient destinés à la « Solution finale ».

29 Que l'on pense au mouvement étudiant de 1968 qui, en Allemagne, s'est traduit par une rupture du silence familial sur le passé nazi par le biais d'une *Vergangenheitsbewältigung* (la maîtrise ou prise de conscience du passé). La confrontation avec le passé nazi est devenue l'un des thèmes dominants du débat politique allemand et a connu l'un de ses moments les plus marquants en 1970, avec le recueillement solennel du chancelier Willy Brandt devant le mémorial aux victimes du ghetto de Varsovie.

30 Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? : problèmes et perspectives d'interprétation*, traduit par Jacqueline Carnaud, Paris, Gallimard, 1992 (première édition originale parue en 1985 sous le titre *The Nazi Dictatorship. Problems and Perspectives of Interpretation*, Londres, E. Arnold).

31 Bien que les méthodes de la nouvelle histoire « vue d'en bas » aient été connues depuis les années 50, ce n'est qu'à partir des années 70 que ce courant a commencé à avoir du succès en République fédérale.

du régime, y compris aux mesures prises contre les Juifs, et démontrait que ces attitudes avaient été dynamiques, influencées notamment par le contexte public ou privé, ainsi que par de multiples variables subjectives et souvent peu cohérentes avec l'idée communément admise d'un antisémitisme et d'un fanatisme idéologique de masse. En substance, un citoyen du Reich pouvait afficher le conformisme le plus abject et le plus opportuniste tout en alternant avec des manifestations sporadiques de désaccord et de désobéissance.<sup>32</sup>

La tentative d'historicisation du nazisme entreprise par Martin Broszat sera durement critiquée par Saul Friedländer au milieu des années 1980, dans une correspondance<sup>33</sup> célèbre où l'historien israélien entrevoyait dans l'analyse de son collègue allemand le risque qu'une normalisation de la vie quotidienne sous le Troisième Reich contribue à faire perdre de vue non seulement le caractère tragiquement pervers du nazisme et la responsabilité de ses crimes, par ailleurs perpétrés également grâce au silence de la population allemande, mais surtout le point de vue des victimes qui, par le biais de cette normalisation, étaient réduites à des fantômes de l'histoire.

Dans l'échange épistolaire entre les deux maîtres, Broszat affirmait que l'historiographie allemande de la Shoah était « plus scientifique et objective » qu'une historiographie de matrice juive, précisément parce qu'elle se fondait essentiellement sur des sources objectives et non sur une mémoire individuelle ou sur les souvenirs des victimes, jugés inévitablement faussés par une forte implication émotionnelle et dramatique<sup>34</sup>.

Pourtant, à l'époque de la correspondance entre Broszat et Friedländer, les chercheurs avaient accès à un corpus abondant et diversifié de documentation sur la persécution et l'extermination, produit par les victimes elles-mêmes. Les historiens du YIVO et les recherches publiées en Israël dès les années 1960 avaient recueilli une énorme quantité de textes sous forme de journaux, lettres, récits et autres, mais aussi de photographies et de films tournés clandestinement qui, confrontés aux sources produites par les persécuteurs et les occupants allemands

---

32 Martin Broszat voyait dans ces réactions de désaccord des formes de *Resistenz*, terme qu'il opposait à la *Widerstand*, c'est-à-dire à la résistance véritable qui se traduit par un comportement actif sur le plan politique ou militaire.

33 Saul Friedländer, *Nachdenken über den Holocaust* (Réflexions sur l'Holocauste), Munich, Beck, 2007.

34 Pour approfondir, voir Martin Broszat et Saul Friedländer, « A Controversy about the Historicization of National Socialism » (Controverse sur l'historicisation du national-socialisme), in Peter Baldwin (éd.), *Reworking the Past: Hitler, the Holocaust and the Historians' Debate* (Revisiter le passé : Hitler, la Shoah et la querelle des historiens), Boston, Beacon Press, 1990. En français, « Réflexions sur l'historicisation du national-socialisme », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 16 : *L'Allemagne, le nazisme et les juifs*, octobre-décembre 1987, p. 43-54. Raul Hilberg lui aussi, on le sait, considérait les sources juives comme peu fiables et trop subjectives du fait de l'implication personnelle des auteurs, contrairement à l'« objectivité » des archives officielles d'origine allemande.

(circulaires administratives, actes des procès) se révélèrent précieux pour approfondir et affiner le tableau d'ensemble de la Shoah<sup>35</sup>.

Il est évident qu'une lecture correcte des sources mémorielles implique une série de difficultés méthodologiques pour l'historien de la Shoah, ne serait-ce parce que les sources nazies – pour se limiter au point de vue des bourreaux – affichent une homogénéité linguistique face à la diversité de langues dans lesquelles furent produits les témoignages contemporains des Juifs. À partir de ces derniers, on ne peut avoir qu'une vision partielle du macrocontexte historique, qui doit être contextualisé en fonction de la période, du lieu et des circonstances dans lesquels le témoignage fut effectué.

Néanmoins, cela ne suffit pas, selon nous, à expliquer le manque d'intérêt pour les victimes qui a longtemps prévalu dans le monde académique, de la part des chercheurs allemands au premier chef. Jusqu'il y a encore quinze ou vingt ans, *l'Alltagsgeschichte* allemande, comme du reste l'historiographie générale de la Shoah en Allemagne, a continué à se consacrer en priorité à reconstruire la perspective des bourreaux (terme à utiliser ici dans un sens large)<sup>36</sup> ou des « témoins », faisant une place très marginale aux victimes.

On citera deux exemples fort éclairants tirés des travaux de Frank Bajohr, membre comme son collègue Broszat de la direction de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich<sup>37</sup>. Dans *Parvenüs und Profiteure. Korruption in der NS-Zeit*, Bajohr nous livre une analyse *von unten* (à partir du bas) de la société allemande visant à mettre en lumière le cynisme et l'opportunisme amoral qui poussèrent un grand nombre d'« Allemands ordinaires » à tirer profit de la vaste politique d'*aryanisation* promue par le régime. En pillant les Juifs, le régime faisait bénéficier le reste de la population et renforçait ainsi le consensus interne. Bajohr a poursuivi dans cette direction avec une

35 Aujourd'hui, les archivistes et historiens placés sous l'autorité des principaux centres d'étude de la Shoah dans le monde, principalement en Israël (Yad Vashem à Jérusalem) ou aux États-Unis (Holocaust Memorial Museum de Washington ; Fortunoff Archive de l'université de Yale ; Shoah Visual History Foundation en Californie), mais aussi en Europe (Mémorial de la Shoah, Paris) ont recueilli plus de cent mille témoignages de survivants juifs. Ce chiffre (Mémorial de la Shoah exclu) a été estimé en 2005 par Donald Bloxham et Tony Kushner dans *The Holocaust: Critical Historical Approaches* (La Shoah : approches historiques critiques), Manchester, Manchester University Press, 2005. Un corpus immense sur lequel il convient de se pencher pour se demander quel usage en faire au niveau historiographique.

36 C'est dans le sillon de la première école, celle des *Täter*, qu'a travaillé notamment Claudia Koonz aux États-Unis avec *Mothers in the Fatherland: Women, the Family and Nazi Politics*, Londres, (1986) 1988 ; paru en français sous le titre *Les Mères-Patrie du III<sup>e</sup> Reich : les femmes et le nazisme*, traduit de l'anglais par Marie-Laure Colson et Lorraine Gentil, Paris, Lieu Commun, 1989.

37 Frank Bajohr, *Parvenüs und Profiteure. Korruption in der NS-Zeit* (Parvenus et profiteurs. La corruption sous le national-socialisme), Francfort, Fischer Verlag, 2001. En 2013, Bajohr a été nommé à la direction du Zentrum für Holocaust-Studies (Centre d'études sur la Shoah) établi à Munich comme antenne de l'Institut für Zeitgeschichte. Il s'agit du premier centre d'études de la Shoah en Allemagne, fondé à l'initiative et avec le soutien de l'État.

autre étude où il a illustré dans les détails, en prenant l'exemple de la ville de Hambourg, le processus de spoliation des Juifs allemands mis en œuvre par l'État nazi mais effectué avec la complicité active ou passive de ses habitants non juifs<sup>38</sup>.

L'exemple d'une histoire intégrée de la Shoah, comme le montrera de façon magistrale Saul Friedländer quelques années plus tard<sup>39</sup>, ne semble pas encore avoir fait école ni en Allemagne ni ailleurs, et une bonne partie de l'historiographie occidentale (européenne et nord-américaine) persiste à suivre une autre direction<sup>40</sup>.

Pourtant, en renversant la perspective, comme l'enseigne Dan Michman<sup>41</sup>, la normalité de la vie quotidienne sous le Troisième Reich prend une dimension encore plus dramatique et dans le même temps héroïque, où les Juifs ne sont plus seulement des numéros, des chiffres ou l'objet passif des actes de leurs persécuteurs, mais les protagonistes de choix de vie ordinaires dans des contextes qui limitaient souvent de façon autoritaire la portée de leurs actions.

La réévaluation historiographique de la définition de résistance juive s'inscrit pleinement dans ce cadre et à ce propos, l'imposant travail de recherche dirigé par Jürgen Matthäus (chercheur allemand) et Mark Roseman pour le United States Holocaust Memorial Museum à Washington, intitulé « Les réponses juives à la persécution<sup>42</sup> », mérite d'être signalé.

En Allemagne, les ouvrages qui s'intéressent au point de vue des victimes juives sous le nazisme, publiés aux États-Unis par Marion Kaplan et Alexandra Garbarini<sup>43</sup>, ont eu une influence notable. Néanmoins, à l'exception de quelques études récentes comme celle d'Andrea Löw sur le ghetto de

---

38 Frank Bajohr, « *Arisierung* » in *Hamburg: die Verdrängung der jüdischen Unternehmer 1933-1945*, Hamburg, Hans Christians Verlag, 1997.

39 Saul Friedländer a donné un exemple concret de cette définition dans ce qui constitue encore à l'heure actuelle l'une des meilleures reconstructions de la Shoah : *L'Allemagne nazie et les Juifs*, traduit par Marie-France de Paloméra, Paris, Seuil, coll. Points, 2012. Sur la méthode historiographique capable d'intégrer les deux points de vue, voir aussi Saul Friedländer, « An Integrated History of the Holocaust: Some Methodological Challenges » (Une histoire intégrée de la Shoah : défis de méthodologie), in Dan Stone, *The Holocaust and Historiography Methodology* (La Shoah et la méthodologie historiographique), New York, Berghahn Books, 2012, p. 181-189.

40 Il existe naturellement quelques exceptions notables, par exemple le travail de Yitzhak Arad en 2009, *The Holocaust in the Soviet Union* (La Shoah en Union soviétique), ou celui plus récent de Nikolaus Wachsmann, *KL: A History of the Concentration Camps* (KL : Une histoire des camps de concentration), New York, Farrar Straus & Giroux, 2015, qui prennent en compte aussi bien les sources allemandes que les sources juives ou les souvenirs des victimes.

41 Dan Michman, *Is There an "Israeli School" of Holocaust Research?* (Existe-t-il une « école israélienne » de recherche sur la Shoah ?) in David Bankier et Dan Michman, *Holocaust Historiography in Context. Emergence, Challenges, Polemics and Achievements* (Historiographie de la Shoah en contexte : émergence, défis, polémiques et succès), Jérusalem, Yad Vashem, 2008, p. 37-65.

42 Publié en 2009.

43 Marion Kaplan, *Between Dignity and Despair. Jewish Life in Nazi Germany* (Entre dignité et désespoir : la vie juive dans l'Allemagne nazie), Oxford et New York, Oxford University Press, 1998. Alexandra Garbarini, *Numbered Days: Diaries and the Holocaust* (Des jours comptés : les journaux intimes et la Shoah), New Haven, Yale University Press, 2006.

Lodz<sup>44</sup> ou du volume collectif intitulé *Alltag im Holocaust. Jüdisches Leben im Großdeutschen Reich 1941-1945* (La vie quotidienne dans la Grande Allemagne, 1941-1945)<sup>45</sup>, qui plaide pour qu'une *Opferforschung* (une recherche historique sur les victimes) s'ajoute à l'étude des bourreaux, l'historiographie allemande – et occidentale en général – est restée attachée à une dichotomie entre les deux catégories sociales.

### Au-delà du débat entre « intentionnalistes » et « fonctionnalistes » : limites et résultats

Bien que les années 1970 nous aient légué deux ouvrages novateurs pour la période, ceux de Uwe Dietrich Adam<sup>46</sup> et Christian Streit<sup>47</sup>, trop souvent oubliés lorsque l'on reconstitue les étapes charnières de l'évolution historiographique sur la Shoah, il a fallu attendre le début des années 1980 en Allemagne pour que le thème du génocide des Juifs cesse d'être traité de façon synthétique comme un crime que l'on se borne à constater (« C'est arrivé »), par ailleurs survenu dans le contexte d'autres formes de violence de masse perpétrées par le régime hitlérien contre les civils, mais qu'il soit enfin étudié en tant que phénomène spécifique (« Comment c'est arrivé et pour quelles raisons ? »).

Afin de tenter de reconstruire la genèse de la Shoah, on a progressivement mis en lumière le contexte politique institutionnel ainsi que le scénario de guerre en Europe de l'Est qui ont ouvert la voie au génocide. L'organisation complexe du pouvoir sous le Troisième Reich a également été analysée plus en détail<sup>48</sup>.

Si l'on parcourt quelques-uns des ouvrages publiés en Allemagne dans les années 1980, il apparaît clairement que l'évolution de la politique antisémite

---

44 Andrea Löw, *Juden im Getto Litzmannstadt. Lebensbedingungen. Selbstwahrnehmung* (Les Juifs dans le ghetto de Lodz. Conditions de vie. Perception de soi), Göttingen, Verhalten, 2006.

45 Doris Bergen, Anna Hájková, Andrea Löw, *Alltag im Holocaust. Jüdisches Leben im Großdeutschen Reich, 1941-1945* (La vie quotidienne sous l'Holocauste. La vie des Juifs dans la Grande Allemagne, 1941-1945), Munich, Oldenbourg, 2013. Une recension en français est disponible en ligne à l'adresse suivante : [http://www.perspectiva.net/publikationen/francia/francia-recensio/2014-4/ZG/loew-bergen-hajkova\\_lambauer](http://www.perspectiva.net/publikationen/francia/francia-recensio/2014-4/ZG/loew-bergen-hajkova_lambauer)

46 Uwe Dietrich Adam, *Judenpolitik im Dritten Reich* (La politique juive sous le Troisième Reich), Düsseldorf, Droste Verlag, 1972. L'auteur étudiait le niveau de coordination entre les différentes institutions du régime nazi pour la mise en œuvre de la politique de persécution des Juifs.

47 Christian Streit, *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen, 1941-1945* (Pas camarades. L'armée allemande et les prisonniers de guerre soviétiques, 1941-1945), Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1978. Pour la première fois, un historien allemand mettait en lumière les responsabilités directes de l'armée dans la mise en œuvre de formes de violence barbares et de masse à l'encontre des prisonniers soviétiques. Bien que l'essai ne se concentre pas sur l'extermination des Juifs, il offre un point de départ pour étudier l'adhésion à la violence et l'endoctrinement idéologique des soldats de la Wehrmacht.

48 Alessandra Minerbi, *La storiografia sulla Shoah: il caso tedesco* (L'historiographie de la Shoah : le cas allemand), in *Qualestoria*, n° 2, 2004, p. 29-47. Article disponible en ligne à l'adresse suivante : [www.sissco.it/download/attivita/minerbi.tif](http://www.sissco.it/download/attivita/minerbi.tif)

et la « Solution finale » ont été progressivement relues à la lumière de nouvelles perspectives, en intégrant en particulier le génocide des Juifs dans le contexte d'un système plus global de politiques de répression, de persécution et d'anéantissement dirigées contre des groupes spécifiques au sein des populations allemandes et européennes. C'est précisément au cours de ces années que l'historiographie allemande du nazisme a commencé à s'intéresser aux différentes formes de violence contre les civils, dans un contexte de « barbarisation » de la violence de guerre, unie à la sédimentation d'une pensée eugénico-raciste qui postulait, bien avant 1933 et pas seulement dans la culture scientifique et politique allemande, la nécessité d'éliminer les « bouches inutiles ». En dix ans, un certain nombre de travaux fondamentaux ont vu le jour, encore peu connus car ils n'ont pas été traduits. On doit par exemple à Helmut Krausnick et Hans-Heinrich Wilhelm un compte-rendu détaillé des crimes commis par les *Einsatzgruppen* en Biélorussie et dans les territoires baltes, qui se concentre sur les rapports d'interaction avec l'armée allemande et les SS<sup>49</sup> ; le journaliste Ernst Klee, de son côté, a signé le premier essai important sur le programme « euthanasie »<sup>50</sup>, à savoir le programme d'assassinat des handicapés ; Benno-Müller Hill a étudié l'implication des généticiens et anthropologues allemands dans la sélection des Juifs, des Tsiganes et des malades mentaux pour les programmes de stérilisation et d'assassinat<sup>51</sup> ; Gisela Bock a publié une étude pionnière sur le programme de stérilisation forcée qui fit près de trois cent cinquante mille victimes dans le Reich<sup>52</sup> ; Ulrich Herbert s'est intéressé, parmi les premiers en Allemagne, à la politique nazie du travail obligatoire<sup>53</sup>, et Burkhard Jellonek a étudié le traitement réservé par le régime aux homosexuels<sup>54</sup>.

La vision raciste de l'humanité promue par Hitler a donc été de mieux en mieux étudiée en tant que tissu conjonctif de la politique de destruction du judaïsme<sup>55</sup>.

49 Helmut Krausnick et Hans-Heinrich Wilhelm, *Die Truppe des Weltanschauungskrieges. Die Einsatzgruppen der Sicherheitspolizei und des SD 1938-1942* (Le bataillon de la guerre pour la vision du monde. Les Einsatzgruppen de la police de sûreté et du Service de la sécurité 1938-1942), première et seconde partie, Stuttgart, DVA, 1981.

50 Ernst Klee, « Euthanasie » im NS-Staat. Die « Vernichtung lebensunwerten Lebens » (L'euthanasie dans l'État nazi. L'extermination des vies sans valeur), Francfort, Fischer, 1983.

51 Benno Müller Hill, *Science nazie, science de mort : la ségrégation des Juifs, des Tziganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Odile Jacob, 1989 (édition originale 1984).

52 Gisela Bock, *Zwangssterilisation im Nationalsozialismus : Studien zur Rassenpolitik und Frauenpolitik* (La stérilisation forcée sous le national-socialisme. Études sur la politique de la race et la politique de la femme), Opladen, Westdeutscher Verlag, 1986.

53 Ulrich Herbert, *Fremdarbeiter, Politik und Praxis des « Ausländer-Einsatzes » in der Kriegswirtschaft des Dritten Reiches* (Travailleurs étrangers : politiques et pratiques « d'utilisation des étrangers » dans l'économie de guerre du Troisième Reich), Berlin-Bonn, Verlag Dietz, 1985.

54 Burkhard Jellonek, *Homosexuelle unter dem Hakenkreuz. Die Verfolgung der Homosexuellen im Dritten Reich* (Les homosexuels sous la croix gammée. La persécution des homosexuels sous le Troisième Reich), Paderborn, Schöningh, 1990.

55 Le travail de Wolfgang Zippermann est lui aussi fondamental. Il a publié, avec son collègue britannique Michael

Parallèlement, l'attention de l'historiographie s'est progressivement déplacée du nazisme, entendu comme une variante du totalitarisme, et de la figure centrale de Hitler, à une analyse plus structurelle de l'État nazi et du caractère polycratique du régime<sup>56</sup>, envisagé à travers ses rapports avec les masses aussi bien qu'avec le pouvoir économique et les élites bureaucratiques et militaires. L'image d'un régime nazi monolithique a notamment été remise en question par Martin Broszat et Hans Mommsen<sup>57</sup>.

Comme on le sait, ces années-là furent le théâtre d'un débat animé (et parfois agressif) entre historiens intentionnalistes et fonctionnalistes (ou structuralistes)<sup>58</sup>, qui se sont opposés tantôt de façon très nette, comme dans la confrontation Browning-Goldhagen<sup>59</sup>, tantôt de façon plus feutrée autour d'une lecture différente du rôle central de la figure de Hitler dans la conception du génocide, de la périodisation du processus d'extermination et de la datation de la décision qui ouvrit la voie au génocide. Les historiens « fonctionnalistes » ont remis en question l'interprétation qui prévalait jusqu'alors de l'extermination des Juifs comme projet délibéré déjà présent dans la pensée politique de Hitler, conforme à la réalisation d'un processus logique qui traçait un lien direct entre la conception de *Mein Kampf* et la « Solution finale »<sup>60</sup>.

---

Burleigh, *The Racial State: Germany 1933-1945* (L'État racial : l'Allemagne de 1933 à 1945), Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

56 Voir Peter Hültenberg. « Nationalsozialistische Polykratie » (La polycratie nationale-socialiste), *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 2, 1976, p. 420.

57 Hans Mommsen, *Le National-socialisme et la société allemande : dix essais d'histoire sociale et politique*, traduit de l'allemand par F. Laroche, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1998. On doit à Mommsen quelques définitions devenues célèbres, comme celle de Hitler « dictateur faible » ou de la « radicalisation cumulative » pour expliquer l'accélération de la politique de persécution des Juifs vers l'extermination de masse qui fut mise en œuvre à partir de l'automne 1941 sur le front russe.

58 Nous ne pouvons entrer dans les détails d'un débat historiographique aussi complexe et sur lequel on a par ailleurs déjà beaucoup écrit. Pour une reconstruction de la controverse entre historiens intentionnalistes et fonctionnalistes, dépassée et reformulée en une décennie, on renverra à Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? op. cit.*.

59 Christopher Browning, dans son ouvrage célèbre *Des hommes ordinaires : le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne* (traduit par Élie Barnavi, Paris, Les Belles Lettres, 1994), a étudié les dynamiques qui avaient poussé les membres de l'un des bataillons de réservistes des *Einsatzgruppen* à fusiller en masse des dizaines de milliers de Juifs en Pologne, y compris des femmes et des enfants. En adoptant le prisme de la micro-histoire et en se focalisant sur un groupe unique d'assassins, Browning est parvenu à démontrer que parmi les diverses motivations du comportement impitoyable de ces « hommes ordinaires », le fanatisme idéologique ne constituait pas la dynamique principale. En 1996, quelques années après seulement, Daniel Goldhagen réagissait à cette analyse en intentionnaliste extrême dans son ouvrage *Les Bourreaux volontaires de Hitler : les Allemands ordinaires et l'holocauste* (Paris, Seuil, 1998), lui opposant la thèse monocausale d'une haine antisémite et exterminationniste enracinée depuis longtemps dans la culture allemande comme raison première de la Shoah. Pour se faire une idée du débat particulièrement animé qui a occupé l'Allemagne, on se référera à la transcription du face-à-face organisé le 8 avril 1996 par l'USHMM de Washington, *The « Willing Executioners »/« Ordinary Men » Debate* (le débat « bourreaux volontaires »/ « hommes ordinaires »), disponible en ligne à l'adresse suivante : [https://www.ushmm.org/m/pdfs/Publication\\_OP\\_1996-01.pdf](https://www.ushmm.org/m/pdfs/Publication_OP_1996-01.pdf)

60 C'était la thèse soutenue en Allemagne par Karl Dietrich Bracher, Eberhard Jäckel ou Andreas Hillgruber, historiens définis plus tard comme « intentionnalistes » par opposition à leurs collègues qui, à l'inverse, déplaçaient le poids de la lecture sur la structure du pouvoir nazi et la radicalisation progressive de la violence qui, à partir d'un certain moment et par une série de circonstances complexes, avait entraîné les communautés juives européennes dans un génocide systématique.

Précisons que l'interprétation fonctionnaliste du nazisme ne minimisait en rien l'importance du facteur idéologique ni n'effaçait le rôle joué par Hitler, mais elle les redimensionnait en les plaçant dans un tableau d'ensemble plus global et plus dynamique au premier rang duquel on trouvait l'organisation complexe du régime ainsi que le rôle joué par les subalternes (ce que l'on a appelé la périphérie du pouvoir) et par les autres structures nazies impliquées dans la destruction des Juifs, vis-à-vis desquels le Führer jouait toujours un rôle d'incitation à la violence et de baromètre indiquant la voie à suivre<sup>61</sup>.

Il nous est impossible ici de passer en revue les étapes du débat, fût-ce brièvement, mais il est important de souligner que les travaux publiés par les historiens fonctionnalistes ont eu le mérite d'ajouter de nouveaux éléments de complexité à la compréhension de la politique d'extermination des Juifs menée par le régime nazi, en l'ancrant plus solidement dans un système complexe de projets ambitieux et en la mettant en rapport avec le contexte de guerre sur le front oriental, là où il fallait détruire le bolchevisme et construire en parallèle le « Reich de mille ans ».

On ajoutera à l'évolution du paradigme historiographique la réception très tardive, comme on l'a vu, de la recherche magistrale de Raul Hilberg, qui mettait précisément au centre de l'analyse de la Shoah l'organisation bureaucratique-technologique complexe du régime et le réseau de complicités et de corruption qui entourait le projet de persécution des Juifs.

En résumé, on peut dire que la décennie 1980-1990 aura constitué une période extrêmement fructueuse par le nombre d'études publiées sur la Shoah, dans un contexte international<sup>62</sup> où l'intérêt renouvelé de l'historiographie à reconstruire la genèse politique de la « Solution finale » a donné une dimension nouvelle aux questions formulées précédemment, à savoir quand, comment et pourquoi le régime nazi a-t-il mûri la décision de mettre en œuvre le génocide des Juifs.

Au-delà du débat « pour ou contre Goldhagen » et sa théorie d'un « antisémitisme éliminationniste » allemand profondément enraciné – débat

---

61 On doit à Ian Kershaw, le grand historien et biographe de Hitler, une définition très juste qui aide à comprendre cette interaction entre centre et périphérie : « Working Towards the Führer » (Travailler pour le Führer), à savoir suivre la voie indiquée par le Führer et le satisfaire en collaborant à l'obtention des objectifs communiqués, y compris en prenant des initiatives personnelles. Ian Kershaw, *Working Towards the Führer: Reflections on the Nature of the Hitler Dictatorship* (Travailler pour le Führer : réflexions sur la nature de la dictature hitlérienne), in *Contemporary European History*, vol. 2, n° 2, 1993, p. 103-118.

62 Il conviendrait toutefois de préciser que l'on parle ici du contexte historiographique en Europe occidentale, principalement au Royaume-Uni et en Allemagne, et aux États-Unis. L'évolution de l'historiographie de la Shoah en Europe orientale exigerait une analyse à part.

parfaitement stérile en termes de progrès dans la recherche sur la Shoah –, la polémique a eu le mérite d'inciter plusieurs historiens du nazisme à s'intéresser de façon plus spécifique aux acteurs (*Täter*) de la Shoah, c'est-à-dire aux auteurs du génocide, particulièrement à l'Est de l'Europe.

La controverse historiographique ne s'est apaisée que vers la fin des années 1980 et le début des années 1990, et l'on peut dire aujourd'hui que la confrontation a laissé place à des discours plus équilibrés, si bien qu'aucune des deux thèses n'apparaît désormais convaincante sans la médiation de l'autre. Ian Kershaw<sup>63</sup>, Christopher Browning<sup>64</sup> et Philippe Burrin<sup>65</sup>, trois des meilleurs chercheurs qui s'imposent à cette période, partagent un fonctionnalisme pour ainsi dire modéré.

### Les recherches sur le génocide à l'Est

Le véritable tournant de l'historiographie allemande de la Shoah s'est produit avec l'écroulement du mur de Berlin et de l'URSS, qui s'est traduit à partir du début des années 1990 par l'ouverture progressive et partielle des archives d'Europe de l'Est, jusqu'alors inaccessibles aux chercheurs<sup>66</sup>. Si, pendant des décennies, les travaux sur le nazisme s'étaient surtout concentrés sur la définition de catégories politiques telles que le totalitarisme ou les fascismes, mettant l'accent sur le rôle de Hitler, le poids de l'idéologie dans la Shoah, l'organisation du pouvoir en Allemagne<sup>67</sup>, la société allemande de ces années-là et, dans un second temps, sur la Seconde Guerre mondiale – thème longtemps négligé, l'accès à de nouvelles sources a permis à un groupe de jeunes historiens, très souvent de langue allemande, de parvenir à une réévaluation progressive de la façon dont la Shoah est survenue dans les territoires de l'Est, là où vivaient les communautés juives les plus nombreuses et où furent assassinées la majorité des victimes<sup>68</sup>.

---

63 Ian Kershaw, *Hitler*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Flammarion, 1999-2000.

64 Christopher Browning, *The Path to Genocide. Essays on Launching the Final Solution* (Vers le génocide : essais sur le lancement de la Solution finale), Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

65 Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs : genèse d'un génocide*, Paris, Le Seuil, 1989.

66 Rappelons qu'à la fin de la guerre, l'Armée rouge avait transféré de nombreuses archives nazies en URSS.

67 On renverra aux travaux fondamentaux dirigés par Martin Broszat, Hans Mommsen, Peter Hüttenberger et plus généralement par le groupe constitué autour de la revue *Geschichte und Gesellschaft*, ainsi que par le groupe de recherche qui travaille à l'Institut für Zeitgeschichte de Munich, en Bavière.

68 Thomas Kühne, « Der nationalsozialistische Vernichtungskrieg und die "ganz" normalen Deutschen » (La guerre d'extermination nazie et les Allemands « tout à fait » ordinaires), *Archiv für Sozialgeschichte*, XXIX, p. 580-662. Alessandra Minerbi le cite dans son bel essai intitulé « La storiografia sulla Shoah: il caso tedesco » (L'historiographie de la Shoah : le cas allemand), *Qualestoria*, 2004, p. 29-47.

Les travaux de Walter Manoscheck<sup>69</sup> sur la Serbie, de Dieter Pohl sur la Galicie et le district de Lublin<sup>70</sup>, de Christoph Dieckmann<sup>71</sup> sur la Lituanie ou de Christian Gerlach sur la Russie blanche<sup>72</sup>, pour ne citer que quelques-uns des plus importants, ont contribué à définir précisément l'extermination à l'Est en la replaçant plus solidement dans le contexte de la guerre et de la double occupation (nazie et soviétique) de ces territoires, qui a entraîné la perpétuation de crimes de masse contre les civils par les deux parties. C'est dans cette direction, et en allant bien au-delà avec ses interprétations, que travaillera Timothy Snyder aux États-Unis dans son célèbre *Terres de sang : l'Europe entre Hitler et Staline*<sup>73</sup>, ouvrage qui suscitera de vives critiques mais aussi un grand enthousiasme.

Gerlach, davantage peut-être que d'autres collègues de sa génération, démontre avec force que le processus d'extermination des Juifs, même s'il s'inscrivait sur un terrain d'antisémitisme bien ancré en Allemagne comme dans les pays de l'Est, n'aurait pu subir la radicalisation et l'accélération survenues entre la fin 1941 et les premiers mois de l'année 1942 sans l'énorme pression économique qui s'est exercée pour sauvegarder l'économie allemande et le bien-être de la population « aryenne », dont le régime nazi a dû tenir compte<sup>74</sup>. L'écrivain allemand, en forçant à notre avis quelque peu l'argument, critique le poids excessif que l'historiographie traditionnelle a toujours attribué à l'idéologie et explique le génocide des Juifs d'Europe de l'Est par des raisons essentiellement pratiques qui nous paraissent certes convaincantes, mais peut-être pas exhaustives : la crise économique et les besoins alimentaires qui rendirent nécessaire, aux yeux des nazis, d'anéantir ces populations jugées inutiles afin de mieux redistribuer l'espace et les ressources.

Pourtant, les grandes synthèses signées par Christopher Browning<sup>75</sup> ou Saul Friedländer<sup>76</sup> (dans lesquelles le poids de l'antisémitisme reste prépondérant)

69 Walter Manoscheck, « Serbien ist judenfrei ». *Militärische Besatzungspolitik und Judenvernichtung in Serbien 1941/42* (« La Serbie est libre de Juifs ». La politique d'occupation militaire et la persécution des Juifs en Serbie 1941/42), Munich, Oldenbourg, 1993.

70 Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944. Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens* (La persécution nazie des Juifs dans la Galicie orientale, 1941-1944. Organisation et mise en place d'un crime de masse), Munich, 1996, et *Von der « Judenpolitik » zum Judenmord. Der Distrikt Lublin des Generalgouvernements 1939-1944* (De la « politique antijuive » au meurtre des Juifs. Le district de Lublin dans le Gouvernement général 1939-1944), Francfort, Peter Lang, 1993.

71 Christoph Dieckmann, *Deutsche Besatzungspolitik in Litauen, 1941-1944* (La politique d'occupation allemande en Lituanie, 1941-1944), Göttingen, Wallstein Verlag, 2011.

72 Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrußland, 1941-1944* (Meurtres calculés : la politique économique et de destruction allemande en Biélorussie, 1941-1944) Hamburg, Hamburger Edition, 1999.

73 Timothy Snyder, *Terres de sang : l'Europe entre Hitler et Staline*, traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2012.

74 Christian Gerlach, *The Extermination of the European Jews* (L'extermination des Juifs européens), Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

75 Christopher Browning, *Les Origines de la Solution finale : l'évolution de la politique antijuive des nazis, septembre 1939-mars 1942*, traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Bernard Frumer, Paris, les Belles Lettres, 2007.

76 Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les juifs*, op. cit.

avaient montré que les aspects idéologique et économique ne devaient pas être lus de façon opposée, car c'est précisément leur interaction qui avait été à l'origine de la radicalisation de la violence à l'encontre des Juifs.

Les nombreuses études régionales sur la Shoah, très souvent rédigées en allemand<sup>77</sup>, ont démonté une fois pour toutes l'idée d'une décision univoque sur la Shoah qui aurait été prise par Hitler ou par les dignitaires du régime à Berlin, et avancé la thèse d'un processus dynamique, influencé par différents facteurs contingents et plutôt rapide puisqu'on peut le dater, bien qu'avec des différences sensibles d'un historien à l'autre, des quelques mois compris entre la fin de l'été 1941 et l'hiver 1941-1942<sup>78</sup>. C'est à un historien allemand, Peter Longerich, surtout actif toutefois dans les milieux anglo-saxons, que l'on doit l'une des systématisations les plus récentes et les plus réussies sur la Shoah<sup>79</sup>.

Si la motivation idéologique demeure centrale et incontournable pour reconstruire le processus de violence ayant conduit au génocide, la majorité des historiens s'accordent aujourd'hui pour souligner l'importance d'autres types de motivations ; parmi celles-ci, sans l'ombre d'un doute, les exigences économiques de la Grande Allemagne qui expliquent, du moins en partie, la décision de garder en vie pendant quelques mois certains groupes de Juifs, ghettos ou camps de travail pour Juifs, comme l'indique d'ailleurs le procès-verbal de la conférence de Wannsee. À quoi s'ajoutent les politiques démographiques liées à la réalisation du *Lebensraum*, qui impliquait une sélection des éléments jugés « racialement valides » et des groupes humains *leistungsfähig* (performants, capables de travailler) visant à redéfinir la composition ethnique et biologique de la population européenne sous domination allemande en recourant à de gigantesques déplacements de populations, transferts, évacuations forcées et à un processus d'extermination qui impliquaient non seulement les Juifs mais aussi les Polonais et une partie des Slaves, ainsi que les *Volkdeutsche*, ces Allemands ethniques qu'il fallait réinstaller dans les nouveaux territoires conquis et annexés au Reich.

77 Outre les auteurs déjà cités, on mentionnera deux autres études importantes parues en Allemagne : Andrej Angrick et Peter Klein, *Die « Endlösung » in Riga: Ausbeutung und Vernichtung 1941-1944* (La « Solution finale » à Riga : exploitation et annihilation, 1941-1944), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006, et Michael Alberti, *Die Verfolgung und Vernichtung der Juden im Reichsgau Wartheland 1939-1945* (La persécution et l'extermination des Juifs dans le Gau du Reich du pays de la Warta 1939-1945), Wiesbaden, Harrasowitz Verlag, 2007.

78 Ulrich Herbert (dir.), *Nationalsozialistische Vernichtungspolitik 1939-1945. Neue Forschungen und Kontroversen* (La politique nationale-socialiste de persécution 1939-1945. Recherches et controverses), Francfort, Fischer Taschenbuch Verlag, 1998.

79 Peter Longerich, *Holocaust: The Nazi Persecution and Murder of the Jews* (Shoah : la persécution nazie et le meurtre des Juifs), Oxford, Oxford University Press, 2010.

Dans ce domaine se démarquent les travaux menés en Allemagne par Götz Aly et Susanne Heim<sup>80</sup>, qui ont souligné plus que les autres le lien étroit existant entre l'extermination des Juifs et la réalisation du *Generalplan Ost* (Plan général pour l'Est)<sup>81</sup>. Les auteurs y attirent l'attention sur le rôle des élites technocratiques et de l'intelligentsia technico-scientifique dans la préparation et la réalisation de la Shoah : toute une série d'hommes zélés et intelligents, souvent pas particulièrement antisémites ni rustres, ont mis leurs compétences au service des projets nazis visant à redessiner le continent européen sur des bases biogéographiques. Il s'agit là d'une lecture que beaucoup d'historiens de la Shoah ont jugée d'un grand intérêt pour avoir contribué à une compréhension plus précise de la politique nazie, mais qui est désormais considérée comme insuffisante pour expliquer la « Solution finale » en tant que plan génocidaire total, c'est-à-dire concernant également les communautés juives de l'Europe occidentale et de l'Europe du Sud occupées, comme l'Italie et la Grèce, dont la destruction semblait bien peu utile à la « conquête de l'espace vital ».

Si, aujourd'hui, la thèse du lien étroit entre conquête du territoire et extermination ne convainc pas la communauté académique dans son ensemble, l'exigence se fait jour néanmoins de ne pas isoler la Shoah des autres crimes nazis. C'est ce que réaffirme avec force un historien comme Dieter Pohl<sup>82</sup>.

Grâce à ces recherches et à beaucoup d'autres, qui ont tiré parti de l'accès à de nouveaux documents conservés dans les archives de l'Est, il a été possible de parvenir à une compréhension plus approfondie des mécanismes de destruction du judaïsme dans les territoires de l'Est, surtout en Pologne, en Ukraine, en Biélorussie et dans les Pays baltes, là où la Shoah avait fait la majorité absolue des victimes. En parallèle, l'ouverture des archives à l'Est a remis au centre de l'attention les diverses formes de résistance juive qui se sont manifestées dans différents territoires d'Europe orientale soit sous forme de résistance armée et de groupes de partisans, soit sous forme de stratégies de survie ou de résistance spirituelle et culturelle.

---

80 Götz Aly et Susanne Heim, *Auschwitz et la logique de l'anéantissement*, traduit par Claire Darmon, Paris, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2006.

81 Pour un approfondissement, on renverra à Czeslaw Madajczyk (dir.), *Vom Generalplan Ost zum Generalsiedlungsplan* (Du Plan général pour l'Est au Plan général de colonisation), Munich, Saur, 1994 ; Mechtild Rössler et Sabine Schleiermacher (dir.), *Der « Generalplan Ost ». Hauptlinien der nationalsozialistischen Planungs- und Vernichtungspolitik* (Le « Plan général pour l'Est ». Lignes directrices des plans nationaux-socialistes et de la politique d'extermination), Berlin, Akademie Verlag, 1993 ; et Enzo Collotti, *L'Europa nazista. Il progetto di un nuovo ordine europeo 1939-1945* (L'Europe nazie : le projet de nouvel ordre européen 1939-1945), Florence, Giunti, 2002.

82 Dieter Pohl a donné de nombreuses conférences sur ce thème, par exemple : [http://www.ghil.ac.uk/file-admin/redaktion/dokumente/seminars/Lecture\\_Pohl.pdf](http://www.ghil.ac.uk/file-admin/redaktion/dokumente/seminars/Lecture_Pohl.pdf), ou encore <http://www.valentin.uu.se/about-us/AnnualHugoValentinLecture>

L'état actuel de la recherche sur le génocide local dans les études régionales : *anticipatory obedience* et *controlled escalation*

Parmi les historiens à avoir critiqué une approche des études régionales sur la Shoah jugée trop unidirectionnelle (où les exécutants locaux du crime allaient au-delà de ce que Berlin leur avait ordonné de faire), on citera Omer Bartov, qui a plaidé pour une micro-analyse plus approfondie des rapports inter-ethniques à l'œuvre dans certains territoires spécifiques. L'historien israélien, qui travaille aux États-Unis, explique que dans certaines régions d'Europe de l'Est, comme à Buczacz en Galicie, la coexistence entre les populations locales et les diverses minorités résidant dans ces territoires était déjà très complexe avant l'arrivée des Allemands et traversée de tensions liées à divers facteurs (concurrence économique-sociale, racisme, divergences politiques). Outre qu'il convient de tenir compte de cet état de fait initial, Bartov recommande d'analyser également les circonstances dramatiques de la double occupation soviétique et nazie qui a soumis les civils à des privations de droits, des violences et des déportations. Ce qui signifie que dans ces territoires, la guerre, l'occupation, la barbarie et le génocide ont été étroitement liés, à tel point qu'une même personne, en peu de temps, pouvait se retrouver victime ou bourreau (parfois en même temps), sans qu'aucune des deux conditions ne vienne empêcher l'autre. Bartov affirme ainsi qu'une lecture historique de la Shoah dans ces territoires de l'est de l'Europe ne peut se dispenser d'affronter cet enchevêtrement d'événements dramatiques et prône une plus grande intégration entre histoire locale et histoire générale de la Shoah et entre histoires locales de la Shoah et histoire européenne de la Seconde Guerre mondiale<sup>83</sup>.

Selon Dan Stone<sup>84</sup>, c'est dans les définitions que donnent Wendy Lower et Jürgen Matthäus de l'obéissance anticipée (*anticipatory obedience*<sup>85</sup>) et de l'escalade contrôlée (*controlled escalation*) que l'on peut résumer l'état actuel de la recherche sur la Shoah à l'Est. Les travaux les plus récents dans ce domaine avaient tenté de dépasser le fonctionnalisme extrême et l'accent disproportionné mis sur l'autonomie du pouvoir périphérique nazi (de la Wehrmacht aux SS, des commandants des *Einsatzgruppen* aux autorités

83 Omer Bartov, *Eastern Europe as the Site of Genocide* (L'Europe de l'Est, lieu du génocide), *JMH*, 80, 3, 2008, p. 583, cité par Dan Stone in *Histories of the Holocaust*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 92.

84 Dan Stone, *Histories of the Holocaust*, *op. cit.*, p. 104-105.

85 Wendy Lower, « "Anticipatory Obedience" and the Nazi Implementation of the Holocaust in the Ukraine: A Case Study of Central and Peripheral Forces in the Generalbezirk Zhytomyr, 1941-1944 » (L'obéissance anticipée et la mise en œuvre de la Shoah par les nazis en Ukraine : étude de cas des forces centrales et périphériques dans le Generalbezirk Jytomyr, 1941-1944 », in *Holocaust Genocide Studies*, 16, n° 1, 2002, p. 1-22.

d'occupation locales) dans la réalisation de la Solution finale ; ils tentaient de recomposer le récit historique de la Shoah autour d'un meilleur équilibre entre les effets de la radicalisation de la violence liée à la guerre sur le front oriental entre 1941 et 1942 et le rôle joué par les dirigeants à Berlin (Hitler, Himmler et Heydrich) dans la communication aux organes subalternes de directives très claires sur le sort à réserver aux Juifs sous influence allemande. Wendy Lower, dans son essai détaillé sur le génocide des Juifs dans le district de Jytomyr en Ukraine<sup>86</sup> – par ailleurs l'un des tout premiers sur la Shoah dans cette région – a montré que pendant les premiers mois de l'occupation allemande, les visites de Hitler, Himmler et Jeckeln avaient toujours été suivies d'une accélération des massacres de masse de Juifs, dans un processus d'interaction étroite entre les dirigeants du régime et leurs collaborateurs locaux, mais toujours coordonné depuis Berlin. En d'autres termes, si la reconstruction circonstanciée des faits révélait que les exécutants nazis locaux avaient souvent agi de leur propre initiative, transformant l'obéissance aux ordres en actions anticipées par rapport aux directives générales (*anticipatory obedience*), l'historienne soutenait néanmoins que c'étaient les hautes sphères du régime qui avaient orienté les massacres des Juifs russes vers une extermination plus coordonnée, et ceci indépendamment du fait qu'elles aient été présentes physiquement sur le terrain ou qu'elles aient fait entendre leur voix par d'autres moyens. Peter Longerich, dans sa biographie de Himmler, a confirmé quelques années plus tard la thèse avancée par l'historienne américaine.

L'analyse de Jürgen Matthäus<sup>87</sup> se concentrait elle aussi sur la Shoah dans les territoires russes occupés par la Wehrmacht lors de l'opération Barbarossa et tentait de reconstituer le contexte dans lequel la radicalisation de la violence avait transformé les exécutions de milliers de Juifs en massacres de masse plus systématiques. Tout en adhérant pour l'essentiel à la thèse de sa collègue, Matthäus accentuait davantage la marge de manœuvre des nazis sur le terrain (haut commandement de l'armée, SS, fonctionnaires du parti) et des collaborateurs locaux dans la mise en œuvre de l'extermination des Juifs. Avec la « progression contrôlée de la violence » (*controlled escalation*), l'historien définissait de façon précise cette frontière subtile d'influence réciproque entre sommet et périphérie qui avait vu Berlin agir

---

86 Wendy Lower, *Nazi Empire-Building and the Holocaust in Ukraine* (La construction de l'empire nazi et la Shoah en Ukraine), Chapel Hill, The University of North Carolina Press/United States Holocaust Memorial Museum, 2005.

87 Jürgen Matthäus, *Controlled Escalation: Himmler's Men in the Summer of 1941 and the Holocaust in the Occupied Soviet Territories* (Escalade contrôlée : les hommes de Himmler à l'été 1941 et la Shoah dans les territoires soviétiques occupés), in *Holocaust Genocide Studies*, 21, n° 2, 2007, p. 218-242.

systématiquement comme garant de la légitimité des massacres et dans le même temps comme approbateur des initiatives locales entreprises pour intensifier l'assassinat des Juifs, dans un rapport de recherche de confirmation réciproque (l'assassinat des Juifs semblait ainsi voulu et jugé nécessaire de part et d'autre, conséquence également d'un contexte de guerre particulièrement sanglant).

Si l'on suit ce raisonnement, le discours prononcé en septembre 1941 par Heinrich Müller, chef de la Gestapo (« En l'absence d'ordres écrits, sachez lire entre les lignes »), cité par Matthäus<sup>88</sup>, nous semble illustrer particulièrement clairement cette interrelation entre Berlin et l'Est.

En substance, la majorité des travaux régionaux sur la Shoah présentent l'inconvénient d'être souvent difficilement utilisables pour une vision d'ensemble du génocide. Il n'est pas rare que plusieurs publications de ce genre soient liées à une recherche de post-doctorat, ce qui leur confère une forte propension à l'accumulation de détails qui en rend la lecture fastidieuse et technique, voire parfois froide et objectivement inhumaine même pour les spécialistes de la question<sup>89</sup>.

Il nous semble que seul un récit capable d'intégrer les deux niveaux, celui des persécuteurs et celui des victimes, donc les archives du régime nazi et les témoignages de ceux qui ont vu leur vie bouleversée et brisée par ces documents et qui en ont témoigné, est à même de restituer de façon efficace une dimension humaine à l'histoire de la Shoah, dimension qui semble passer au second plan dans les recherches de plusieurs spécialistes, comme si les auteurs de certains travaux volumineux étaient pris de vertige devant le degré de technicité et de virtuosité des détails et perdaient de vue le contexte d'ensemble et la façon dont la Shoah se rattache à l'histoire culturelle de l'Europe.

\*\*\*

L'accélération intense imprimée par le tournant des années 1990 a eu un fort impact tant dans le domaine public, avec les proportions prises par le discours sur la mémoire de la tragédie juive (au point de transformer Auschwitz<sup>90</sup> en

---

88 Jürgen Matthäus, in Dan Stone, *Histories of the Holocaust*, op. cit., p. 234. Voir aussi le texte de la conférence de Dan Stone, « Who is a Perpetrator? The Changing Construction and Interpretation over Time. The Historiography of Perpetrators » (Qui est un bourreau? L'évolution de la définition et de l'interprétation au cours du temps. L'historiographie des bourreaux) à Berlin pour le colloque « Perpetrator Research in a Global Context » (La recherche sur les bourreaux dans le context global) disponible en ligne à l'adresse : <http://www.bpb.de/veranstaltungen/dokumentation/127465/perpetrator-research-in-a-global-context-taeterforschung-im-globalen-kontext>

89 Dan Stone en parle dans *Histories of the Holocaust*, op. cit., p. 64-112.

90 Auschwitz entendu comme symbole de la Shoah et du mal absolu.

un phénomène culturel de portée mondiale et la mémoire des victimes de la Shoah en un discours unificateur dans les pays occidentaux<sup>91</sup>), que sur le plan historiographique, en suscitant l'essor d'une nouvelle phase de recherche sur le génocide des Juifs.

Face à une bibliographie gigantesque et multilingue, qui couvre différents champs interdisciplinaires et presque toute la zone géographique de la catastrophe, on peut observer deux tendances principales à l'œuvre dans les *Holocaust Studies* : une internationalisation marquée de la recherche, avec des travaux de grand intérêt menés par des historiens originaires des pays où la Shoah a fait le plus grand nombre de victimes ou dont provenaient les communautés les plus nombreuses (Pologne, Ukraine, Hongrie<sup>92</sup>) et une forte spécialisation des essais, qui délaissent souvent le récit général pour se concentrer sur un espace géographique ou temporel très circonscrit et analyser, dans une perspective de micro-analyse, les dynamiques et modalités du génocide dans des cadres bien délimités. Une bonne partie de ces recherches est le fruit d'une nouvelle génération de chercheurs de langue allemande nés dans les années 1960, donc beaucoup plus jeunes que les maîtres de l'historiographie allemande du nazisme et plus éloignés, y compris sur le plan émotionnel, de la période nazie. S'il est incontestable que cette floraison de nouvelles recherches a donné lieu à des contributions qui ont permis une meilleure compréhension de la politique répressive<sup>93</sup> et destructrice de l'Allemagne nazie, on ne peut nier qu'une bibliographie internationale aussi vaste et hétérogène, voire souvent trop détaillée (et pas traduite), risque d'affaiblir la vision d'ensemble de la Shoah en décomposant le récit global à l'infini et en désorientant finalement jusqu'aux spécialistes, étant donné qu'il est impossible de dominer une historiographie aussi gigantesque.

---

91 Cela fait aujourd'hui partie du passeport d'entrée dans la communauté internationale pour les pays de l'ex-URSS.

92 Nous en donnerons deux exemples parmi ceux que nous connaissons : Alina Skibinska, *Zrodla do badan nad zaglada Zydow na okupowanych ziemiach polskich*, Varsovie, 2007 (et pour la version anglaise, *Guide to the Sources of the Holocaust in the Occupied Poland* – Guide des sources de la Shoah dans la Pologne occupée –, EHRI, 2014) et Zoltan Vagi, Laszlo Csoosz, et Gabor Kadar, *The Holocaust in Hungary: Evolution of a Genocide. Documenting Life and Destruction: Holocaust Sources in Context* (La Shoah en Hongrie : évolution d'un génocide. Documenter la vie et la destruction : les sources de la Shoah en contexte), Washington, United Holocaust Memorial Museum, AltaMira Press, 2013.

93 C'est précisément grâce à l'accès à de nouvelles sources documentaires que l'étude des camps de concentration, longtemps ignorée, a elle aussi connu une explosion notable dans les années 1990 en Allemagne et donné lieu à des travaux fondamentaux tels que ceux de Karin Orth, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager. Eine politische Organisationsgeschichte*, (Le système des camps de concentration nazis : une histoire politique d'organisation), Hambourg, Hamburger Edition 1999, et de Ulrich Herbert (avec Karin Orth et Christoph Dieckmann), *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager. Entwicklung und Struktur* (Les camps de concentration nazis : développement et structure), 2 vol., Göttingen, Wallstein, 1998. Voir aussi Karin Orth, « Genèse et structure des camps de concentration nationaux-socialistes », in Jean-Paul Cahn, Stefan Martens, Bernd Wegner (dir.), *Le Troisième Reich dans l'historiographie allemande*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 59-79.

Il convient également de souligner que les nouveaux canons d'interprétation ou pistes de recherche sur la Shoah, stimulés par la disponibilité de sources nouvelles, ne semblent pas toujours avoir produit des résultats mesurables de façon empirique à même de faire progresser la compréhension historico-politique des faits concernés. On se limitera à deux exemples.

La lecture de la Shoah comme miroir des dérives de la modernité proposée par Zygmunt Bauman<sup>94</sup> semble avoir laissé plus de questions ouvertes que d'explications permettant une meilleure compréhension du phénomène. C'est ce qu'affirme notamment Yehuda Bauer<sup>95</sup>, l'un des piliers de l'historiographie internationale.

Par ailleurs, la naissance des *Genocide Studies*<sup>96</sup> (l'étude comparée de l'extermination des Juifs et des autres génocides de l'histoire qui s'est développée dans les années 1980 et surtout 1990 grâce à la contribution des sciences politiques et de la sociologie<sup>97</sup>), a souvent eu pour effet de reléguer la Shoah à un crime de nature semblable aux pires crimes coloniaux, produisant des résultats modestes en termes de compréhension de ce sujet. De façon extrêmement synthétique, il nous semble aujourd'hui pouvoir identifier deux limites principales d'une méthode d'étude considérée par beaucoup comme insuffisante<sup>98</sup> : l'impossibilité pour les spécialistes d'arriver à une définition commune du génocide (est-ce un crime du xx<sup>e</sup> siècle lié à la définition qu'en a donné Raphael Lemkin en 1944, ou peut-il s'appliquer également à des crimes plus anciens dans l'histoire de l'humanité, par exemple les crimes coloniaux ?) et une méthodologie qui n'est pas toujours jugée adéquate, surtout si elle s'appuie sur une macro-comparaison absolue (génocide contre génocide) plutôt que sur une étude micro-comparée capable d'identifier en parallèle les symétries et les divergences entre des aspects singuliers d'un massacre de masse. En substance, en mettant sur le même plan des idéologies, processus et contextes profondément différents l'un de l'autre, on risque de populariser une méthode plus descriptive que réellement utile pour affiner la recherche sur la Shoah.

94 Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste*, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Paris, Complexe, 2008.

95 Yehuda Bauer, *Repenser l'Holocauste*, traduit de l'anglais par Geneviève Brzustowski, postface d'Annette Wiewiorka, Paris, Autrement, 2002.

96 Les *Genocide Studies* sont devenues rapidement une véritable école de pensée, avec des centres d'étude et d'enseignement dans le monde entier ainsi que des revues spécialisées. Certains en arrivent à postuler l'existence d'un lien étroit entre une meilleure étude de la Shoah et des génocides et une politique de prévention de ces crimes.

97 Comme Leo Kuper, Matthew Krain, Benjamin Valentino, Jacques Sémelin.

98 « Students of genocide have encountered more problems than they are able to solve » (Ceux qui ont étudié le génocide ont rencontré plus de problèmes que ce qu'ils ne sont capables de régler), affirme Arthur Weiss-Wendt dans « Problems in Comparative Genocide Historiography » (Problèmes d'historiographie comparative du génocide), in Dan Stone (dir.), *The Historiography of Genocide* (L'historiographie du génocide), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2008, p. 54.

Si la masse de travaux publiés depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours peut donner le sentiment à l'opinion publique que l'on a déjà tout dit sur la Shoah et que, du moins pour certains, le moment est venu de tourner la page pour se consacrer à l'étude d'autres tragédies humaines, il reste néanmoins de nombreuses lacunes dans l'historiographie de l'extermination et autant de questions ouvertes auxquelles les futures recherches devront se confronter. Dans l'impossibilité de les citer toutes ici, on se contentera d'en mentionner quelques-unes.

La Shoah dans les Balkans – notamment en Grèce – et en Italie comporte des aspects qui doivent encore être approfondis, en particulier en ce qui concerne l'interaction entre occupant allemand et autorités locales dans l'arrestation et la déportation des Juifs.

Le destin particulier des femmes et des enfants juifs requiert de plus amples études et surtout des reconstructions d'ensemble qui tiennent compte d'une méthodologie croisée avec les sources. Deux travaux publiés aux États-Unis en donnent un parfait exemple. Wendy Lower a étudié le comportement de nombreuses femmes allemandes impliquées à des degrés divers (en tant que femmes, fiancées, secrétaires, infirmières, interprètes, maîtresses d'écoles, etc.) dans la politique d'occupation à l'Est et la persécution des Juifs, tandis que Patricia Heberer a dirigé une recherche publiée par l'United State Holocaust Memorial Museum de Washington sur les enfants de la Shoah<sup>99</sup>. Le travail de Lower ne constitue certes pas la première étude sur le rôle des femmes sous le nazisme<sup>100</sup>, mais il se différencie des recherches précédentes non seulement parce qu'il se concentre sur les femmes qui sont allées s'installer dans les territoires occupés de l'Est, mais aussi parce qu'il s'appuie sur un corpus documentaire très diversifié et encore peu exploité. Reste à clarifier davantage aussi le lien entre deux mesures différentes et opposées de la *Judenpolitik* (la politique antijuive) : l'épuisement par le travail obligatoire (*Vernichtung durch Arbeit*), auquel fait clairement allusion le procès-verbal de la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942, et l'extermination immédiate qui, quoi qu'il en soit, a toujours concerné au

---

99 Wendy Lower, *Les Furies de Hitler : comment les femmes allemandes ont participé à la Shoah*, traduit de l'anglais Simon Duran et Évelyne Werth, Paris, Tallandier, 2014. Patricia Heberer, *Children during the Holocaust. Documenting Life and Destruction. Holocaust sources in context* (Les enfants et la Shoah. Documenter la vie et la destruction. Sources de la Shoah en contexte), Lanham (Maryland), AltaMira Press, 2011.

100 Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite. Ehefrauen in der « SS-Sippengemeinschaft »* (Une femme à ses côtés. Les épouses dans la « communauté clanique SS »), Hambourg, Hamburger Institut für Sozialforschung, 1997. Gisela Bock, « Ganz normale Frauen. Täter, Opfer, Mitläufer und Zuschauer im Nationalsozialismus » (Des femmes tout à fait normales. Exécutrices, victimes, sympathisantes et témoins sous le national-socialisme), in Kirsten Heinsohn, Barbara Vogel et Ulrike Weckel (dir.), *Zwischen Karriere und Verfolgung. Handlungsräume von Frauen im nationalsozialistischen Deutschland* (Entre carrière et persécution. Les domaines d'action des femmes sous le national-socialisme), Francfort et New York, Campus, 1999, p. 245-277.

moins 80 % des Juifs. Mais de façon plus générale, c'est toute la question du travail obligatoire des Juifs dans les camps de concentration et du travail forcé dans l'univers concentrationnaire qui doit être mieux comprise. Plusieurs historiens et chercheurs allemands ou de langue maternelle allemande ont travaillé sur ce sujet, à commencer par Wolf Gruner et Nikolaus Wachsmann, à qui l'on doit les études les plus sérieuses<sup>101</sup>.

Il n'existe pas de travaux notables qui aient mis en lumière le type de relation à l'œuvre entre camps et « Solution finale », thème qui nous semble extrêmement intéressant et auquel Dieter Pohl fait à peine allusion<sup>102</sup>. À propos toujours des camps de concentration, la question de savoir si la dernière phase des camps, avec le processus d'évacuation et de déplacement d'un camp à l'autre, doit être considérée comme faisant partie intégrante de l'histoire de la Shoah ou si elle doit être étudiée séparément comme le défendent certains, et doit encore être tranchée.

Enfin – mais la liste serait longue –, il n'existe pas à notre connaissance d'études sérieuses sur le sort des prisonniers de guerre juifs.

Frank Bajohr et Andrea Löw, auteurs d'un volume récent qui synthétise l'état de l'historiographie internationale de la Shoah<sup>103</sup>, insistent sur la nécessité d'étudier l'extermination des Juifs de manière non distincte des autres formes de violence perpétrées sous le Troisième Reich, mais surtout en tant que *processus social* – et pas seulement politique – dynamique et extrêmement hétérogène.

Si les trois catégories conceptualisées par Raul Hilberg (« Perpetrators, Victims, Bystanders » – exécuteurs, victimes, témoins) semblent toujours convaincantes du point de vue historico-politique, l'analyse des sociétés européennes sous le nazisme et pendant la guerre a montré que les comportements individuels ou catégoriels de ceux que l'on a tendance à qualifier de *bystanders*<sup>104</sup>, mieux définis aujourd'hui comme des acteurs de la société, ont non seulement été divers et multiples, mais dynamiques et fluctuants, influencés par tout un

101 Wolf Gruner, *Jewish Forced Labor under the Nazis: Economic Needs and Racial Aims, 1938-1944* (Le travail forcé des Juifs sous le nazisme : besoins économiques et objectifs raciaux), traduit de l'allemand par Kathleen M. Dell'Orto, Cambridge, Cambridge University Press, 2006. Nikolaus Wachsmann, *KL: A History of the Concentration Camps*, op. cit.

102 Dieter Pohl, « The Holocaust and the Concentration Camps » (La Shoah et les camps de concentration), in Jane Caplan et Nikolaus Wachsmann (éd.), *Concentration Camps in Nazi Germany: The New Histories* (Les camps de concentration en Allemagne nazie : nouvelles histoires), Londres, Routledge, 2010.

103 Andrea Löw et Frank Bajohr, *Der Holocaust. Ergebnisse und neue Fragen der Forschung* (L'Holocauste. Résultats et nouvelles questions), Francfort, Fischer Taschenbuch Verlag, 2015.

104 Il est intéressant de souligner que les diverses langues traduisent ces termes avec une sensibilité différente. Si le français rend en général *bystander* par témoin, l'italien le traduit par *spettatore* et l'allemand par *Zuschauer*. Selon la richesse lexicale et le choix du terme dans la traduction, le concept de *bystander* revêt une valeur plus ou moins négative à partir du moment où sa passivité face au crime se charge d'un jugement moral qui laisse entendre une complicité tacite ou une approbation implicite. Le choix du vocabulaire et la traduction constituent l'un des points critiques dont la recherche internationale sur la Shoah doit tenir compte.

ensemble de facteurs contingents tels que l'évolution des événements, la prise de conscience, la possibilité d'agir, le courage ou la peur. Donc une catégorie aujourd'hui de plus en plus diversifiée, peut-être davantage encore que les deux autres, et qu'il est difficile d'englober dans un cadre fermé du fait aussi des contradictions, ambiguïtés, opportunistes et sentiments humains auxquels tous furent confrontés.

En ce sens, il ne nous semble plus non plus très pertinent de continuer à utiliser de vieilles catégories telles que la *Täterforschung* (la recherche sur les exécutants des crimes), qui semble récemment attirer davantage de chercheurs dans les pays autres que l'Allemagne. Non parce que – il est banal de le souligner – les assassins doivent être considérés comme des personnes appartenant pleinement à la société de leur temps, qui les a influencés, inspirés ou contraints, mais parce que la persécution des Juifs s'est caractérisée par un grand nombre d'actions qui ont nécessité l'implication directe et indirecte d'une énorme quantité de personnes.

Les véritables *Täter*, entre exécutants matériels, profiteurs opportunistes, délateurs et indifférents, deviennent dès lors un microcosme gigantesque et multiforme qui doit encore être étudié en Europe.